

L'univers avant la madeleine: à la recherche des traces cachées

Silviano CARRASCO YELMO

silviano@gmail.com

RÉSUMÉ

Le propos de cet article est d'analyser les *coordonnées de l'espace et du temps*, mais tout en nous bornant aux premières pages de *La Recherche*; on considère d'habitude que *l'épisode de la madeleine* est le point de départ de la réflexion sur le temps, l'exposition de l'énigme à résoudre. Bien que cela soit vrai, nous essaierons de démontrer qu'avant cette présentation de l'énigme, le roman est parsemé de petites traces qui vont graduellement introduire le problème du temps et de l'espace.

Ainsi, on distinguera donc ces deux types de présentation du problème:

a) formulation explicite: l'épisode de la madeleine, par exemple; toutes les autres expériences extatiques; et bien sûr, les moments où le narrateur ou le protagoniste font leurs réflexions sur l'écoulement du temps, la façon dont ils vivent l'expérience historique, etc.

b) formulation implicite: la présentation implicite, il faudra *l'interpréter*, parce qu'elle apparaîtra d'habitude sous l'image d'une métaphore ou d'une analogie.

Rien n'est écrit au hasard dans La Recherche. Les premières pages contiennent des traces importantes, les rapprochements du problème du temps et de l'espace historiques. La madeleine n'apparaît pas «ex nihilo». L'objet de cet article sera donc d'examiner ces «sens secrets» et de les interpréter.

Mots clé: Proust, *Du côté de chez Swann*, espace et temps, traces.

El universo antes de la magdalena: en busca de las pistas perdidas

RESUMEN

El objetivo del presente artículo consiste en analizar las coordenadas espacio-temporales, limitándonos a las primeras páginas de *La Recherche*; se suele considerar el episodio de la magdalena como el punto de partida de la reflexión sobre el tiempo, la presentación del enigma que debe resolverse. Pese a que ello es cierto, intentaremos demostrar que anteriormente a la presentación del enigma, la novela está llena de pequeñas pistas que van a introducir gradualmente el problema del tiempo y del espacio. De este modo, distinguiremos los dos tipos de presentación del problema:

a) presentación explícita: el episodio de la magdalena, por ejemplo; asimismo, el resto de experiencias extáticas, y por supuesto aquellos puntos en los que el narrador o el protagonista reflexionen acerca del paso del tiempo, o el modo de vivir la experiencia histórica, etc.

b) presentación implícita: es necesario interpretarla, dado que por lo general aparece bajo la forma de una metáfora o analogía. Nada está escrito al azar en *La Recherche*. Las primeras páginas contienen pistas fundamentales, nos muestran el primer acercamiento al problema del espacio y el tiempo históricos. La finalidad de este artículo será pues, examinar estos «sentidos ocultos» e interpretarlos.

Palabras clave: Proust, *Du côté de chez Swann*, espacio y tiempo, pistas.

The universe before the muffin: in search of traces

ABSTRACT

The purpose of this article is to analyze the space and time coordinates, but just keeping our analyze in the boundaries of the first pages in *La Recherche*; the episode showing how the muffin is soaked into tea by the main character is usually considered as the beginning of a vast reflection about time, the display of the puzzle that will be solved later. Although it's all true, we will try to prove the novel is full of little hints that display step by step the main problem, all of them set before the muffin appears. We are going to consider the two possibilities of showing the problem:

a) the explicit one: the muffin-episode, for instance; all the other ecstatic experiences; and of course the episodes where the narrator or the main character think about how time's slipping away, etc.

b) the implicit one: an interpretation is required, because something is going to appear under the image of a metaphor or an analogy. Nothing is randomly written in *La Recherche*. The first pages contain important traces, the first approaching to the problem of historic time and space. This problem is going to be subtly presented. The muffin doesn't appear «ex nihilo».

The main goal of this work is to consider and analyze these «hidden meanings».

Key words: Proust, *Du côté de chez Swann*, space and time, traces.

SOMMAIRE: 1. Le réveil. 2. L'ennui du changement. 3. Le petit Marcel et sa maman. 4. La madeleine arrive...

1. LE RÉVEIL

Voici le commencement de *La Recherche* :

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : «Je m'endors.» Et, une demie heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière; je n'avais pas cessé en dormant de faire de réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier : il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François 1er et de Charles Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil, elle ne choquait pas raison, mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsychose les pensées d'une existence antérieure; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme un chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être;...

(Proust, 1999: 13)

Rappelons maintenant que seulement la première phrase a fait déjà couler beaucoup d'encre. Dans cette modeste analyse, nous commencerons par l'étude du

temps, et nous ne devons pas chercher trop loin : remarquons que le roman commence justement par un adverbe temporel : *longtemps*. Le Petit Robert nous offre cette brève définition : *Pendant un long espace de temps*. Pourtant, «longtemps» ne précise pas combien de temps *exactement*. Il arrive la même chose avec *de bonne heure* : à quelle heure se rapporte, concrètement, *de bonne heure* ?

Si l'on étudie *le lexique* de ce premier paragraphe, on découvrira cette même imprécision, non seulement du point de vue temporel, mais de tous les points de vue :

Le temps : nous avons déjà commenté *longtemps* et *de bonne heure*, mais il y a encore plus d'expressions : *parfois* est défini comme à *certains moments*, c'est un adverbe temporel très flou.

À *peine* a un sens plus précis (depuis très peu de temps), mais notons qu'il ne s'agit pas de l'exactitude de «X secondes après».

Pendant quelques secondes : ici, c'est l'adjectif «quelques» qui apporte le sens d'imprécision. On peut vérifier ici ce que nous avons déjà mentionné : rien n'est laissé au hasard dans *La Recherche* ; «pendant une seconde, pendant des secondes, pendant X secondes», toutes ces trois expressions ont une signification plus précise, qui pourrait être annulée par l'adjectif «quelques».

Je n'avais pas le temps de me dire : «*Je m'endors*» : cette expression est clé. Le mot *temps* a fait son apparition pour la première fois. Et c'est afin de montrer un *manque de temps*. On pourrait prendre cela comme une phrase innocente, mais ce n'est pas le hasard : le problème du protagoniste va être, justement, qu'il ne peut pas contrôler l'écoulement du temps et ses effets (le changement, etc.).

Il faut faire attention : le protagoniste n'a pas le temps de faire ceci ou cela. Le narrateur, au contraire, maîtrise le temps à la perfection : il va en arrière, en avant, il arrête le temps...

Si la trouvaille finale du roman va être le contrôle absolu du temps, on voit au début du roman, en revanche, que le protagoniste est bien loin de cet état.

Du point de vue du jugement du protagoniste, on trouve partout cette idée d'imprécision, d'inexactitude, de méconnaissance, d'ignorance : voilà des verbes tout à fait imprécis : *je croyais, il me semblait, les empêchait de se rendre compte* et finalement : *Je me demandais quelle heure il pouvait être*. Cette dernière phrase nous présente un sens explicite : le protagoniste reste dans un état de confusion, il ne peut pas s'orienter, toutes les références sont trop floues, on ne trouve nulle part *un je savais, j'étais sûr...*

Le même état de manque de références à saisir est contenu dans les substantifs, locutions adverbiales, adjectifs : *croyance, sans cause, incompréhensible*, et surtout : *étonné*. Le mot *étonné* résume parfaitement l'état du protagoniste : il lui manque la référence temporelle, alors il se trouve perdu.

Encore plus, même l'énumération nous présente deux personnages du passé : François 1 et Charles Quint nous renvoient au XVI^e siècle. Une autre trace du temps qui confond le protagoniste même au point de le transporter dans une autre époque et à une autre personne !

Le temps est ici nettement un *élément négatif*, puisqu'il ne sert qu'à confondre le protagoniste.

Il ne faut pas oublier l'expression *une demi heure après*. C'est la seule expression précise dans le paragraphe. *Puis* et *aussitôt* se rapportent à elle. Faisons attention : ce n'est pas le protagoniste qui peut faire cette précision, parce qu'il finit le paragraphe en nous disant qu'il se demandait qu'elle heure il était...

Alors, il ne nous reste donc qu'une possibilité, *c'est le narrateur qui a fait cette remarque*. Le contraste ne peut pas être plus marqué : l'imprécision du protagoniste, face à l'exactitude du narrateur, qui sait parfaitement à quelle heure le protagoniste se réveillait. Si on ne fait pas cette distinction, le paragraphe n'a pas de sens : comment est-il possible que le protagoniste sache qu'il s'est réveillé une demie heure après, et, en revanche, il ne sait pas s'il est une église, François I, et l'heure qu'il est ?

Le protagoniste ne sait rien, le narrateur connaît tout.

Tout cela nous permet d'affirmer que nous venons de découvrir la résolution finale de *La Recherche*, cachée sous les indications du premier paragraphe. C'est l'analyse du temps et de ses deux différents traitements ce qui nous a mis sur la piste.

Jusqu'ici, nous n'avons trouvé nulle part de référence à l'espace. On suppose qu'il y a une table de nuit, parce que le récit nous a parlé de la bougie et du volume, qui doivent se poser quelque part... Mais l'obscurité nous empêche de voir quoi que ce soit. Il s'agit d'un homme qui peut être dans n'importe quel lieu, on nous laisse dans l'ignorance. Cette obscurité est aussi une obscurité métaphorique, l'image de l'état d'ignorance absolue.

Suivons la démarche du texte :

J'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. Je frottais une allumette pour regarder ma montre. Bientôt minuit. C'est l'instant où le malade, qui a été obligé de partir en voyage et qui a dû coucher dans un hôtel inconnu, réveillé par une crise, se rejouit en apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur, c'est déjà le matin ! Dans un moment les domestiques seront levés, il pourra sonner, on viendra lui porter secours. L'espérance d'être soulagé lui donne du courage pour souffrir. Justement il a cru entendre des pas; les pas se rapprochent, puis s'éloignent. Et la raie de jour qui était sous sa porte a disparu. C'est minuit; on vient d'éteindre le gaz; le dernier domestique est parti et il faudra rester toute la nuit à souffrir sans remède.

(Proust, 1999: 13)

Nous voilà face à la seconde étape de la prise de conscience du protagoniste vis-à-vis du temps. Il se sert de sa montre pour interpréter, pour trouver l'orientation. Nous venons de lire la première *expérience de déception* : le protagoniste désire que le matin arrive, et par contre, il est minuit. Remarquons le résultat : *toute la nuit à souffrir sans remède*. Le temps n'est pas dans nos mains, il n'existe pas la possibilité de lutter contre lui. Nous assistons à une lutte : *l'espérance face à la réalité cruelle* imposée par le temps.

La question de la cruauté ressentie à cause de l'écoulement inévitable du temps est déjà posée dans le roman.

C'est très curieux que le problème de l'angoisse due à *l'écoulement du temps*, on le souffre de deux façons différentes dans *La Recherche*. Parfois on désire que le temps passe très vite : lorsque le petit Marcel attends son baiser, dans l'exemple de ce paragraphe, on doit subir la lenteur ; et d'autres fois on regrette le temps, qui a coulé trop vite, et il a changé les personnages en vieillards...

Il ne nous reste qu'à faire une petite mention sur *la raie de jour qui était sous sa porte a disparu* : il s'agit justement du problème du jugement incorrect. Se tromper est une habitude pour le protagoniste de *La Recherche*.

La clarté sous la porte n'implique pas que le matin soit nécessairement arrivé. Voilà un autre aspect qui commence à présenter l'auteur : le protagoniste a tiré de fausses conclusions de n'importe quel indice.

Passons maintenant à la fameuse réflexion :

Un homme qui dort, tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en s'éveillant et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre. Que vers le matin après quelque insomnie, le sommeil le prenne en train de lire, dans une posture trop différente de celle où il dort habituellement, il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil, et à la première minute de son réveil, il ne saura plus l'heure, il estimera qu'il vient à peine de se coucher. Que s'il s'assoupit dans une position encore plus déplacée et divergente, par exemple après dîner assis dans un fauteuil, alors le bouleversement sera complet dans les mondes désorbités, le fauteuil magique le fera voyager à toute vitesse dans le temps et dans l'espace, et au moment d'ouvrir les paupières, il se croira couché quelques mois plus tard dans une autre contrée.
(Proust, 1999: 14)

Voilà la réflexion sur le temps et l'espace mêlés (*voyager à toute vitesse dans le temps et dans l'espace*).

Qu'est-ce que l'auteur nous annonce ici ? C'est bien clair : le lien de l'homme avec la réalité quotidienne. Ce qui nous permet de nous orienter, c'est le rapport avec le temps et l'espace. Lorsqu'on est conscient, cela ne pose aucun problème. Pourtant le problème arrive dès qu'on perd ces références, le moment où l'on dort. Ces liens si importants se manifestent trop fragiles : il suffit d'un simple, d'un tout petit changement, et toute la réalité s'écroule (*le bouleversement sera complet dans les mondes désorbités*). Le message est clair : l'espace et le temps «historiques», tels qu'on les connaît, ont des liens trop faibles avec nous. Il faut se méfier de cette *faiblesse* (*à la première minute de son réveil, il ne saura plus l'heure*).

Si l'on veut construire des références vraiment fortes, il faudra chercher plus loin, étant donné que le temps et l'espace conventionnels n'offrent pas de crédibilité.

Il est difficile de se ménager, de chercher une vérité, d'être sûr de vivre une vie authentique avec ces coordonnées si subitement prêts à se métamorphoser. Le sommeil peut nous confondre, soudain le temps et l'espace ne sont pas clairs, la raison ne nous aide pas... *Il faudra chercher la vérité ailleurs*. L'insinuation qu'il faut entreprendre une quête est déjà présente.

Si la première réflexion au moment du réveil a concerné le temps, nous allons étudier maintenant la réflexion surtout sur l'espace, et nous allons voir que le procédé de présentation du problème est presque le même :

Mais il suffisait que, dans mon lit même, mon sommeil fût profond et détendît entièrement mon esprit; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi, et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais; j'avais seulement dans sa simplicité première, le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes; mais alors le souvenir — non encore du lieu où j'étais, mais de quelques-uns de ceux que j'avais habités et où j'aurais pu être — venait à moi comme un secours d'en haut pour me tirer du néant d'où je n'aurais pu sortir tout seul; je passais en une seconde par-dessus des siècles de civilisation, et l'image confusément entrevue de lampes à pétrole, puis de chemises à col rabattu, recomposaient peu à peu les traits originaux de mon moi.

Peut-être l'immobilité des choses autour de nous leur est-elle imposée par notre certitude que ce sont elles et non pas d'autres, par l'immobilité de notre pensée en face d'elles. Toujours est-il que, quand je me réveillais ainsi, mon esprit s'agitant pour chercher, sans y réussir, à savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années. Mon corps, trop engourdi pour remuer, cherchait, d'après la forme de sa fatigue, à repérer la position de ses membres pour en induire la direction du mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon la forme de la pièce imaginée, tourbillonnaient dans les ténèbres. Et avant même que ma pensée, qui hésitait au seuil des temps et des formes, eût identifié le logis en rapprochant les circonstances, lui, — mon corps, — se rappelait pour chacun le genre du lit, la place des portes, la prise de jour des fenêtres, l'existence d'un couloir, avec la pensée que j'avais en m'y endormant et que je retrouvais au réveil. Mon côté ankylosé, cherchant à deviner son orientation, s'imaginait, par exemple, allongé face au mur dans un grand lit à baldaquin et aussitôt je me disais : «Tiens j'ai fini par m'endormir quoique maman ne soit pas venue me dire bonsoir», j'étais à la campagne chez mon grand-père, mort depuis bien des années ;...

(Proust, 1999: 14-15)

L'important de ces paragraphes, c'est qu'ils reflètent l'expérience de l'angoisse que l'on éprouve quand on perd la *coordonnée spatiale*.

Si l'on regarde les verbes du texte, on trouve que beaucoup d'eux font référence à l'état d'égarement du protagoniste : *je ne savais même pas au premier instant qui j'étais, je n'aurais pu sortir tout seul, mon esprit s'agitant pour chercher, sans y réussir, à savoir où j'étais, hésitait...* L'état de confusion est présent.

Les substantifs qui reflètent cet état sont aussi très intéressants : il y a d'abord la *mémoire* (mot clé) : *Sa mémoire ... lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon la forme de la pièce imaginée, tourbillonnaient dans les ténèbres.*

Cette mémoire (mémoire «traditionnelle», intellectuelle) ne nous sert à rien, dans le but d'échapper à cette confusion : elle doute, elle nous donne des informations contradictoires, changeantes...

Cette espèce de mémoire ne peut pas nous aider à sortir du problème spatial. *L'opposition entre mémoire volontaire et mémoire involontaire* n'existe pas encore, parce qu'elle va être posée par l'épisode de la madeleine, frontière connue de notre étude, mais Proust a déjà exposé le type de mémoire qui ne va pas résoudre le problème.

Ensuite, il y a *la pensée*. Elle ne peut non plus nous aider, elle arrive trop en retard : *avant même que ma pensée ... eût identifié le logis en rapprochant les circonstances, ... mon corps se rappelait pour chacun le genre du lit, la place des portes, la prise de jour des fenêtres ...*

Voilà, donc, la résolution : l'intelligence pure ne peut pas résoudre le problème (dans l'épisode de la madeleine, il s'agira de «l'esprit», avec le même résultat).

Proust avance déjà qu'on *n'obtiendra rien si on laisse à l'intelligence tout le poids* de résoudre l'énigme. La mémoire volontaire n'est non plus fiable.

Finalement, nous assistons à la transition de l'espace au temps dans la dernière phrase : *je me disais : «Tiens j'ai fini par m'endormir quoique maman ne soit pas venue me dire bonsoir», j'étais à la campagne chez mon grand-père, mort depuis bien des années;* Prenant comme point de départ la chambre de Combray, maintenant le protagoniste semble devenir l'enfant qui attendait son baiser. La confusion spatiale s'est mêlée, par association, à la confusion temporelle, comme nous avons indiqué qu'il arrive dans *La Recherche* à plusieurs reprises.

Le fait de ne pas bien se placer nous apporte cet effet : le temps et l'espace deviennent des coordonnées facilement interchangeable.

Le protagoniste est perdu, et il doit trouver le moyen de maîtriser ces coordonnées afin de savoir qui est-il, et où se trouve-t-il, vraiment.

Encore une fois, est-ce que le projet de quête de *La Recherche* n'est pas celui-ci, annoncé dès ses premières pages ?

Tout le commencement de *La Recherche* est l'état d'un homme qui dort, un homme qui vient de s'éveiller, et qui ne peut pas bien distinguer l'espace et le temps, qui n'y trouve pas sa place.

Le problème de *La Recherche* n'est que cela, en essence.

2. L'ENNUI DU CHANGEMENT

Le changement : un autre problème lié au problème du temps. En fait, le temps (historique), le mouvement et le changement vont souvent liés dans *La Recherche*. Le changement fait souffrir par contraste avec l'état de repos. Quand le narrateur peut maîtriser le temps, le temps «extatique» va être très différent du temps historique. L'expérience du temps extatique est aussi l'expérience d'un temps statique : il n'y pas de changement, ce qu'il y a c'est la vision de la globalité : tous les plans temporels vont se fondre pour n'en obtenir qu'un...

Voyons le paragraphe :

...tandis que j'étais étendu dans mon lit, les yeux levés, l'oreille anxieuse, la narine rétive, le cœur battant : jusqu'à ce que l'habitude eût changé la couleur des rideaux, fait taire la pendule, enseigné la pitié à la glace oblique et cruelle, dissimulé, sinon chassé complètement, l'odeur du vétiver et notablement diminué la hauteur apparente du plafond. L'habitude ! aménageuse habile mais bien lente et qui commence par laisser souffrir notre esprit pendant des semaines dans une installation provisoire; mais que malgré tout il est bien heureux de trouver, car sans l'habitude et réduit à ses seuls moyens il serait impuissant à nous rendre un logis habitable».

(Proust, 1999: 17)

Maintenant, il faudra être très précis dans notre analyse : Proust écrit que «L'habitude aménageuse habile mais bien lente et qui commence par laisser souffrir notre esprit pendant des semaines dans une installation provisoire;», mais si l'on examine la question de plus près, on se rendra compte que ce n'est pas l'habitude qui fait souffrir, c'est *l'altération* de cette habitude. C'est le mouvement qui va changer notre habitude, la cause de la souffrance. *L'habitude est source de tranquillité, de confiance*. L'habitude fixe nos références face au mouvement, qui bouleverse tout.

On aurait, alors, la tentation d'identifier : mouvement = élément négatif, par opposition à habitude = élément positif. Parfois c'est comme ça. Mais pas toujours. Il faudra bien examiner quel type d'habitude est mise en scène. Par exemple, le protagoniste peut s'habituer à l'état d'indolence, à la fin du roman. Cette habitude est clairement négative, mais cela va rendre possible sa découverte finale...

Rompre l'habitude va permettre un épisode dont on se souvient facilement : *ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de faire prendre, contre mon habitude, une peu de thé*. (Proust, 1999:44)

Le mouvement, au contraire, ne va être positif que dans un cas particulier : lorsqu'il offrira de la perspective. Mais on verra cela plus tard. Le but du protagoniste est de se maintenir toujours dans le même état. Les changements lui font du mal. Mais il ne va réussir jusqu'à la fin. Si on ne peut pas contrôler que les choses ne changent pas, l'habitude nous fera du mal, parce qu'*on ne peut pas éviter le changement*. L'important, c'est de montrer que le problème de la *rupture de l'habitude* est aussi exprimé dès les premières pages du roman. On peut rompre l'habitude pour gagner un état d'illumination, par exemple, dans le cas de la madeleine et les autres expériences extatiques, ou bien pour perdre une sensation confortable. Il y a des cas même où l'habitude se rompt en faveur du protagoniste, mais cela ne va pas le réjouir. On verra ce cas tout de suite. Il existe *la peur du changement*.

Le problème de l'habitude est, en définitive, le problème du changement, face à la volonté de rester toujours dans le même état, c'est-à-dire, *le problème de la mort*. Reprenons une phrase du texte antérieur : *j'étais à la campagne chez mon grand-père, mort depuis bien des années*. Effectivement, on voit ici le problème d'une manière explicite : le temps coule, les choses changent, les choses disparaissent, les personnes meurent. Il faut, soit éviter le changement, soit maîtriser le temps.

L'épisode qui suit, l'épisode de la linterne magique, pose aussi le même problème du changement, mais il ajoute plusieurs aspects nouveaux :

À Combray, tous les jours dès la fin de l'après-midi, longtemps avant le moment où il faudrait me mettre au lit et rester, sans dormir, loin de ma mère et de ma grand-mère, ma chambre à coucher redevenait le point fixe et douloureux de mes préoccupations. On avait bien inventé, pour me distraire les soirs où on me trouvait l'air trop malheureux, de me donner une lanterne magique, dont, en attendant l'heure du dîner, on coiffait ma lampe ; et, à l'instar des premiers architectes et maîtres verriers de l'âge gothique, elle substituait à l'opacité des murs d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions multicolores, où des légendes étaient dépeintes comme dans un vitrail vacillant et momentané. Mais ma tristesse n'en était qu'accrue, parce que rien que le changement d'éclairage détruisait l'habitude que j'avais de ma chambre et grâce à quoi, sauf le supplice du coucher, elle m'était devenue supportable. Maintenant je ne la reconnaissais plus et j'y étais inquiet, comme dans une chambre d'hôtel ou de « chalet », où je fusse arrivé pour la première fois en descendant de chemin de fer.

(Proust, 1999: 17)

Il faut signaler que le problème de la rupture de l'habitude se fait présent par seconde fois déjà, cette fois plus explicitement : *le changement d'éclairage détruisait l'habitude que j'avais de ma chambre.*

La coordonnée spatiale, qui sert de refuge au petit, est plus encore facilement changeable que la coordonnée temporelle. Une fois l'espace a changé, la souffrance apparaît. Mais il est beaucoup plus intéressant se demander pourquoi est-ce que la rupture de l'habitude est négative auparavant, et pourtant maintenant, la linterne magique se manifeste à la fin comme un élément positif.

La clé est dans la *fonction* de la linterne magique. Perdre les références spatiales ne nous apporte rien de profitable. La linterne produit un changement, c'est vrai, mais il faut bien remarquer que ce n'est pas n'importe quel mouvement.

Le genre de mouvement : ce n'est pas un mouvement qui nous fait perdre la référence ou la perspective, tout au contraire : le mouvement qui projette la linterne nous fait gagner une *perspective de globalité*. On peut voir toutes les scènes partout, on a obtenu une vision *panoramique*. C'est justement le type d'expérience qu'on a dit que nous donne le temps extatique : la vision du narrateur, où l'on peut tout savoir, tout voir, tout connaître, tous les niveaux en même temps; on a gagné la simultanéité, face à la connaissance partielle que est le baron de Charlus ? Il ne faut pas aller si loin, on peut examiner ce sujet avec cette question : qui est Swann ? Nous étudierons cela un peu plus tard.

Nous pouvons maintenant présenter un résumé des éléments et de leur rôle dans le problème du changement :

- le mouvement, le changement, l'écoulement du temps : c'est négatif.
 - l'habitude qu'on a adoptée : ça dépend de la chose à laquelle on est habitué.
- L'habitude est source de tranquillité, le problème c'est que le mouvement va la détruire.

— la vision panoramique : elle est toujours positive, parce qu'elle offre une perspective plus ample que la perspective normale.

3. LE PETIT MARCEL ET SA MAMAN

Il est fort bien connu que *La Recherche* est construite à partir de la structure d'écho. Les problèmes, les thèmes, les relations, les questions... se répètent toujours. On vérifiera que certains sujets dont on a déjà parlé vont se répéter une autre fois, sous des formes différentes.

Après le dîner, hélas, j'étais bientôt obligé de quitter maman qui restait à causer avec les autres, au jardin s'il faisait beau, dans le petit salon où tout le monde se retirait s'il faisait mauvais. Tout le monde, sauf ma grand-mère qui trouvait que «c'est une pitié de rester enfermé à la campagne» et qui avait d'incessantes discussions avec mon père, les jours de trop grande pluie, parce qu'il m'envoyait lire dans ma chambre au lieu de rester dehors. «Ce n'est pas comme cela que vous le rendrez robuste et énergique, disait-elle tristement, surtout ce petit qui a tant besoin de prendre des forces et de la volonté.

(Proust, 1999: 18-19)

Ce paragraphe nous montre une opposition très claire quant à l'espace : *l'espace naturel contre l'espace social*. La grand-mère (figure positive) est en faveur, le père (figure restrictive) est contre. L'opposition de ces espaces va être cachée, personnifiée dans les personnages : les *incessantes discussions* entre le père et la grand-mère marquent déjà cette opposition claire :

L'espace naturel sera positif, de la même façon que la grand-mère, même si la salut de Marcel ne lui permet pas de jouir de cet espace. Il y a plusieurs promenades dans la première partie de *La Recherche*, c'est dans un jardin que le protagoniste va connaître Odette et Gilberte... La nature est refuge du bonheur.

L'espace social est négatif, sans aucun doute : dès les premières manifestations, on peut apprécier comment l'espace social va lui enlever la mère au protagoniste : *j'étais ... obligé de quitter maman qui restait à causer avec les autres*.

Le mot *obligé* renforce ce sentiment d'être éloigné de force. Cet espace social est une sphère où le petit ne peut pas entrer, c'est la frustration, la déception par l'absence inévitable de la mère. De la même façon que le temps, l'espace va lui causer un problème inévitable. Le petit essayera d'éviter cela, avec la ruse de la lettre, mais il ne va pas réussir.

Remarquons aussi le problème des relations sociales, déjà posé dans les disputes du père et de la grand-mère. Il y aura des problèmes plus compliqués dans ces relations, mais celui-ci est le premier. L'espace social est refuge de conflits irrésolus.

Considérons à nouveau la question du temps, mais cette fois ce sera le temps de l'attente que nous allons étudier :

Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. (Proust, 1999: 20)

Si dans le premier texte, c'était la souffrance occasionnée pour ne pas être conscient du temps, il s'agit ici de la souffrance par la conscience du manque de contrôle sur lui-même (de nouveau).

Le temps historique est toujours source de douleur : il y a, d'abord, le regret que le temps est trop court : «ce bonsoir durait si peu de temps». Il ne peut pas lutter contre cet élément, il est tenté de dire à sa mère de rester un peu plus, mais il sait qu'elle se fâchera : «*je voulais la rappeler, lui dire «embrasse-moi une fois encore», mais je savais qu'aussitôt elle aurait son visage fâché*» (Proust, 1999: 20)

La durée du temps est clairement négative. Le «si vite» renforce aussi ce sentiment pénible de l'écoulement du temps.

C'est le propos de notre analyse de démontrer cela, et on doit le répéter une fois de plus : cet aspect (la nature de la durée du temps) est déjà annoncé.

La seconde remarque intéressante veut souligner comment le temps fait naître un sentiment absolument *contradictoire*, et même absurde : «ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible». Ce regret que le moment du baiser soit trop court, fait que le protagoniste souhaite qu'au moins, l'attente soit longue. Il confond les sentiments, même s'il est conscient que cela n'est pas logique : la périphrase «j'arrivais à» nous apporte la marque de la difficulté de ce qu'il a fait.

L'attente est donc, douloureuse par la pensée de la fugacité du moment attendu. Le moment n'apporte pas le bonheur à cause de cette fugacité. Le temps confond, le temps cause le malheur.

Il s'en suit un problème : l'enfant est finalement habitué à cette douleur. L'habitude cause le bonheur. Que ce passera-t-il quand cette habitude douloureuse disparaîtra ? On le découvrira bientôt.

Les pages suivantes du roman introduisent Swann. Ce sont surtout des pages qui ont relation avec le problème que nous avons déjà commenté à propos de la connaissance des personnes. Qui est Swann ? Il y a plusieurs Swanns, par exemple :

Sans doute, dans le Swann qu'ils s'étaient constitué, mes parents avaient omis par ignorance de faire entrer une roule de particularités de sa vie mondaine qui étaient cause que d'autres personnes, quand elles étaient en sa présence, voyaient les élégances régner dans son visage et s'arrêter à son nez busqué comme à leur frontière naturelle;
(Proust, 1999: 25)

Cette autre phrase va dans le même sens :

... ce Swann-là était devenu un être complet et vivant, et que j'ai l'impression de quitter une personne pour aller vers une autre qui en est distincte, quand, dans ma mémoire, du Swann que j'ai connu plus tard avec exactitude je passe à ce premier Swann — à ce premier Swann dans lequel je retrouve les erreurs charmantes de majeure...

(Ibid, 25)

Le problème posé par les différentes visions de la même personne (la perspective) est déjà explicite. Cependant, il faut noter que c'est le narrateur qui a fait ce bond temporel d'un Swann à l'autre. On ne peut pas, malheureusement, nous arrêter plus sur le problème de la connaissance, et de la perspective, étant donné que l'objet de cette analyse est un autre, mais il fallait indiquer que c'est un autre aspect déjà présenté.

Nous pouvons, pourtant, tirer quelques observations, de la présentation de Swann, qui concernent l'espace, concrètement l'espace social dont on a parlé.

Swann a, en quelque sorte, *échappé* à certaines conventions sociales :

Cette opinion de mes parents sur les relations de Swann leur parut ensuite confirmée par son mariage avec une femme de la pire société, presque une cocotte que, d'ailleurs, il ne chercha jamais à présenter, continuant à venir seul chez nous, quoique de moins en moins, mais d'après laquelle ils crurent pouvoir juger — supposant que c'était là qu'il l'avait prise — le milieu, inconnu d'eux, qu'il fréquentait habituellement. (Proust, 1999: 26)

Ma grand-tante au contraire interpréta cette nouvelle dans un sens défavorable à Swann : quelqu'un qui choisissait ses fréquentations en dehors de la caste où il était né, en dehors de sa «classe» sociale, subissait à ses yeux un fâcheux déclassement. Il lui semblait qu'on renonçât d'un coup au fruit de toutes les belles relations avec des gens bien posés, qu'avaient honorablement entretenues et engrangées pour leurs enfants les familles prévoyantes ...

(Ibid, 26, 27)

Voici deux exemples très clairs : Swann ne se soumet pas aux normes sociales, en premier lieu, il «se rabaisse» par son mariage, et en second lieu, il «s'élève» par ses relations aristocratiques. Cela nous révèle un vrai mépris pour les normes de cet espace social que Swann ne semble pas respecter toujours.

Swann a essayé de fuir cet espace social afin de chercher son bonheur personnel. Ce caractère va faire que Swann soit un personnage positif pour le protagoniste. On voit plus tard dans le roman que Swann est une espèce de «protagoniste échoué». Swann partage cette vision négative de l'espace social, et il ne se soucie pas trop de sa réputation sociale. Le soir avec Swann s'allonge pendant plusieurs pages, on a déjà parlé de la ruse du protagoniste dans le but de réussir à avoir sa mère auprès de lui, et on a maintenant l'occasion d'observer une autre fois le con-

flit très présent dans l'espace social, par exemple le conflit déclenché par les bouteilles de vin que Swann a apportées :

«Comment, nous ne l'avons pas remercié ? Je crois, entre nous, que je lui ai même tourné cela assez délicatement, répondit ma tante Flora. — Oui, tu as très bien arrangé cela : je t'ai admirée, dit ma tante Céline. — Mais toi tu as été très bien aussi. — Oui, j'étais assez fière de ma phrase sur les voisins aimables. — Comment, c'est cela que vous appelez remercier ! s'écria mon grand-père. J'ai bien entendu cela, mais du diable si j'ai cru que c'était pour Swann. Vous pouvez être sûres qu'il n'a rien compris. — Mais voyons, Swann n'est pas bête, je suis certaine qu'il a apprécié. Je ne pouvais cependant pas lui dire le nombre de bouteilles et le prix du vin !»
(Proust, 1999: 37)

Voici un exemple évident de *l'incompréhensibilité* entre les personnes, de *l'incommunicabilité*, des difficultés des relations dans l'espace social. La dispute est si enfantine, qu'elle est presque ridicule, mais ils la présentent d'un ton tout sérieux. On pourrait dire que c'est même hilarant, bien que ce soit l'exemple de la difficulté des communications humaines, très présente partout dans *La Recherche*.

Il est temps de continuer la ligne qu'on avait coupé avec la question : qu'arrive-t-il quand on rompt une habitude douloureuse ? Cela arrive à la fin de la soirée, quand le petit Marcel obtient que sa mère passe la nuit avec lui :

Il me regarda un instant d'un air étonné et fâché, puis dès que maman lui eut expliqué en quelques mots embarrassés ce qui était arrivé, il lui dit : «Mais va donc avec lui, puisque tu disais justement que tu n'as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien. — Mais, mon ami, répondit timidement ma mère, que j'aie envie ou non de dormir, ne change rien à la chose, on ne peut pas habituer cet enfant... — Mais il ne s'agit pas d'habituer, dit mon père en haussant les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin, il a l'air désolé, cet enfant; voyons, nous ne sommes pas des bourreaux ! Quand tu l'auras rendu malade, tu seras bien avancée ! Puisqu'il y a deux lits dans sa chambre, dis donc à Françoise de te préparer le grand lit et couche pour cette nuit auprès de lui.
(Proust, 1999: 38)

Jetons un coup d'oeil à la réaction de l'enfant :

Maman passa cette nuit-là dans ma chambre; au moment où je venais de commettre une faute telle que je m'attendais à être obligé de quitter la maison, mes parents m'accordaient plus que je n'eusse jamais obtenu d'eux comme récompense d'une belle action. Même à l'heure où elle se manifestait par cette grâce, la conduite de mon père à mon égard gardait ce quelque chose d'arbitraire et d'immérité qui la caractérisait et qui tenait à ce que généralement elfe résultait plutôt de convenances fortuites que d'un plan prémédité. Peut-être même que ce que j'appelais sa sévérité, quand il m'envoyait me coucher, méritait moins ce nom que celle de ma mère ou ma grand-mère, car sa nature, plus différente en certains points de la mienne que n'était la leur, n'avait probablement pas deviné jusqu'ici combien j'étais malheureux

tous les soirs, ce que ma mère et ma grand-mère savaient bien; mais elles m'aimaient assez pour ne pas consentir à m'épargner de la souffrance, elles voulaient m'apprendre à la dominer afin de diminuer ma sensibilité nerveuse et fortifier ma volonté. Pour mon père, dont l'affection pour moi était d'une autre sorte, je ne sais pas s'il aurait eu ce courage : pour une fois où il venait de comprendre que j'avais du chagrin, il avait dit à ma mère : « Va donc le consoler. » Maman resta cette nuit-là dans ma chambre et, comme pour ne gêner d'aucun remords ces heures si différentes de ce que j'avais eu le droit d'espérer, quand Françoise, comprenant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en voyant maman assise près de moi, qui me tenait la main et me laissait pleurer sans me gronder, lui demanda : « Mais Madame, qu'a donc Monsieur à pleurer ainsi ? » maman lui répondit : « Mais il ne sait pas lui-même, Françoise, il est énérvé; préparez-moi vite le grand lit et montez vous coucher. » (Ibíd., 39)

L'enfant se met à pleurer, c'est un effet imprévu. Pourquoi la réaction du petit ? Il y a plusieurs facteurs. Tout d'abord, la décision du père est arbitraire : l'enfant aime les règles, il est contrarié lorsque le père ne suit pas ce qu'on a accordé sans aucun motif justifiable. Il y a une *exigence de logique* dans son univers. L'état naturel des choses ne doit pas se rompre sans une logique. C'est à cause de cette même raison qu'il cherchera la stabilité dans la coordonné temporelle.

Ensuite, il y a le sentiment qu'il a perdu l'habitude, cette même habitude dont il se plaignait. C'est curieux : bien que cette habitude soit douloureuse, elle sera toujours moins douloureuse que la sensation d'être perdu dans l'arbitraire. On l'a déjà commenté : rompre l'habitude cause la douleur, invariablement.

Il faut ajouter un troisième élément du chagrin :

J'aurais dû être heureux : je ne l'étais pas. Il me semblait que ma mère venait de me faire une première concession qui devait lui être douloureuse, que c'était une première abdication de sa part devant l'idéal qu'elle avait conçu pour moi, et que pour la première fois elle, si courageuse, s'avouait vaincue. Il me semblait que si je venais de remporter une victoire c'était contre elle, que j'avais réussi comme auraient pu faire la maladie, des chagrins, ou l'âge, à détendre sa volonté, à faire fléchir sa raison et que cette soirée commençait une ère, resterait comme une triste date. Si j'avais osé maintenant, j'aurais dit à maman : « Non je ne veux pas, ne couche pas ici. » (Proust, 1999:39,40)

Le remords est aussi présent. Il se sent coupable, parce qu'il a rompu non seulement son habitude, mais aussi l'habitude de sa mère. L'enfant pense plus au sacrifice que sa mère a fait, qu'au plaisir qu'on lui a rendu.

Le dernier facteur (le plus important) qui fait jaillir les larmes du petit est très évident, et nous en avons parlé à plusieurs reprises :

Je savais qu'une telle nuit ne pourrait se renouveler; que le plus grand désir que j'eusse au monde, garder ma mère dans ma chambre pendant ces tristes heures nocturnes, était trop en opposition avec les nécessités de la vie et le vœu de tous, pour

que l'accomplissement qu'on lui avait accordé ce soir pût être autre chose que factice et exceptionnel.
(Proust, 1999: 43)

On vient de lire le problème le plus important de toute *La Recherche* : le «tempus fugit». Le moment présent va finir, on ne peut pas le garder pour toujours, *on ne peut pas arrêter le temps*. Les événements n'arrivent qu'une fois, et après ils disparaissent. Arrêter le temps, c'est justement le désir de l'enfant. Cela sera le triomphe du narrateur, la quête de *La Recherche* consiste en cela. On nous annonce ici les deux ennemis qui vont nous détourner du projet :

- a) «les nécessités de la vie» : on interprète cela comme l'impossibilité de changer les lois naturelles; le temps doit s'écouler, la vie fonctionne ainsi.
- b) «le vœu de tous» : cet ennemi est la sphère sociale dont on a parlé.

Les deux ennemis à battre si l'on veut maîtriser le temps afin de devenir heureux, sont indiqués très clairement : il faudra chercher une sorte de temps qui ne soit pas le temps de la vie», le temps physique qui s'écoule invariablement, d'un côté, et il faudra, de l'autre côté, s'exclure de «le vœu de tous», c'est à dire, ne pas suivre l'espace social, parce que c'est là que le protagoniste ne pourra pas accomplir le projet.

Nous venons de vérifier justement le plan de la réalisation de *La Recherche*, il est bien clair, si l'on sait lire attentivement.

Nous finirons cette analyse par la phrase qu'on a tenue présente tout au long d'elle : *Rien n'est écrit au hasard dans La Recherche*. Il nous semble qu'on l'a fort bien prouvé. Si nous empruntons la métaphore à l'auteur, nous dirions que les premières pages de *La Recherche* sont le grain d'où la plante sortira.

4. LA madeleine ARRIVE...

C'est à partir ce moment que l'épisode de la madeleine, notre frontière, commence. Le dernier pas consistera à montrer très brièvement comment renonciation du problème du temps et la mémoire va être plus explicite :

A vrai dire, j'aurais pu répondre à qui m'eût interrogé que Combray comprenait encore autre chose et existait à d'autres heures. Mais comme ce que je m'en serais rappelé m'eût été fourni seulement par la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence, et comme les renseignements qu'elle donne sur le passé ne conservent rien de lui, je n'aurais jamais eu envie de songer à ce reste de Combray. Tout cela était en réalité mort pour moi. Mort à jamais ? C'était possible.
(Proust, 1999: 44)

Le narrateur vient d'exposer le problème d'une manière explicite : la madeleine sera la forme évidente d'annoncer que quelque chose qui ne marchait pas peut s'arranger. Mais la présence de ce problème et *la nécessité de partir à la recherche*

d'un genre de solution, a été là tout le temps. Cachée, implicite, mais elle était déjà là, attendant patiemment la madeleine amollie dans le thé pour s'éveiller.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AA.VV. (1980): *Recherche de Proust*; Gallimard, Paris.
BONCQUEY, E. (1992): *Un chasseur de l'image : Proust et le temps caché*; A. Colin, Paris.
CONIO, G. (1989): *Lire Proust*; Bordas, Paris.
GENETTE, G. (1972): *Figures III*; Seuil, Paris.
POULET, G. (1963): *L'espace proustien*; Gallimard, Paris.
PRADO DEL, J. (1991): *Para leer a Proust*; Palas Atenea, Madrid.
PROUST, M. (1999): *À La Recherche du temps perdu*; Gallimard, Paris.